

# À qui la petite file?



Renée Hudon



À qui  
la petite  
fille?

Infographie: Luisa da Silva

Photos de la couverture:

En haut à gauche: Irène LeBlanc, mère naturelle de l'auteure, à 18 ans

À droite: Simone Morency, mère adoptive de l'auteure, à 20 ans

En bas: l'auteure, Renée Hudon, à 1 an

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:

**MESSAGERIES ADP\***

2315, rue de la Province

Longueuil, Québec J4G 1G4

Tél.: 450 640-1237

Télécopieur: 450 674-6237

Internet: [www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)

\* filiale du Groupe Sogides inc.,

filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

Pour la France et les autres pays:

**INTERFORUM editis**

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine

94854 Ivry CEDEX

Tél.: 33 (0) 1 49 59 11 56/91

Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33

**Service commandes France Métropolitaine**

Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28

Internet: [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

**Service commandes Export – DOM-TOM**

Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet: [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

Courriel: [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Pour la Suisse:

**INTERFORUM editis SUISSE**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Tél.: 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68

Internet: [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)

Courriel: [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

**Distributeur: OLF S.A.**

ZI. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

**Commandes**

Tél.: 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur: 41 (0) 26 467 54 66

Internet: [www.olf.ch](http://www.olf.ch)

Courriel: [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Pour la Belgique et le Luxembourg:

**INTERFORUM BENELUX S.A.**

Fond Jean-Pâques, 6

B-1348 Louvain-La-Neuve

Téléphone: 32 (0) 10 42 03 20

Fax: 32 (0) 10 41 20 24

Internet: [www.interforum.be](http://www.interforum.be)

Courriel: [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

03-10

© 2010, Les Éditions de l'Homme,  
division du Groupe Sogides inc.,  
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.  
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2010  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-2786-4

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – [www.sodec.gouv.qc.ca](http://www.sodec.gouv.qc.ca)

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Le Conseil des Arts du Canada  
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Renée Hudon

# À qui la petite fille ?

*À Valérie, qui ensoleille ma vie depuis quarante ans.*

*Et aussi à Johanne, Mimi, Vivien, Caroline, Alice,  
Lyne, Diane, dont les confidences m'ont inspirée.*

*Je ne trempe pas ma plume dans un encrier mais dans la vie.*

BLAISE CENDRARS.

# Avant-propos

J'ai vu le jour le 14 juin 1942 à l'hôpital de la Miséricorde de Montréal. C'est là que, des années trente jusqu'au milieu des années soixante, vingt pour cent des mères célibataires du Québec donnaient naissance, dans le plus grand secret, aux « enfants du péché ». Ces filles-mères espéraient ainsi poursuivre leur vie sans qu'on sache qu'elles avaient eu un enfant hors mariage. Parmi elles se trouvait ma mère, qui venait d'avoir dix-neuf ans. Elle n'eut d'autre choix que de me confier à l'adoption.

Malgré les circonstances difficiles entourant ma naissance, mes parents adoptifs ont toujours prétendu que j'étais née sous une bonne étoile. Disons plutôt que la vie a fait de grands efforts pour se faire pardonner mon arrivée inattendue sur cette planète et m'éviter ainsi les lourdes conséquences qui auraient pu en résulter. J'ai eu de la chance, plusieurs chances. La première fut sans doute d'avoir été accueillie avec un enthousiasme quasiment démesuré par ceux qui formeraient désormais ma famille. Mes nouveaux parents, Simone et Félix, veilleraient sur mon cœur et mon esprit autant que sur mon corps, et ils s'empresseraient de valoriser mes quelques talents. Mon besoin d'aimer et d'être aimée a très tôt été comblé par leur affection, par de belles amours, par de loyales amitiés et, surtout, par la maternité.



Si ma plus grande chance fut d'avoir été adoptée en bas âge par ce couple aimant, la plus étonnante fut celle d'avoir retrouvé, à l'aube de ma cinquantaine, Irène, ma mère de sang, devenue en peu de temps une grande amie. J'en conviens, rares sont ceux et celles qui ont vécu des retrouvailles si harmonieuses. De nombreux enfants adoptés recherchent encore leurs parents naturels et ne les retrouveront peut-être jamais. Certains ont été bouleversés ou meurtris par des retrouvailles décevantes, voire perturbantes. D'autres ne ressentent pas le besoin de connaître leurs origines ou ne veulent tout simplement pas risquer de troubler l'équilibre et le confort acquis au sein de leur famille adoptive.

J'avais moi-même fait ce choix, jusqu'à ce que des rencontres imprévues et des réflexions imposées par les hasards de la vie m'indiquent la voie de la recherche. Une voie pleine d'embûches que j'ai failli abandonner à quelques reprises tout au long de cette quête échelonnée sur quinze ans et dont l'heureux dénouement dépassa mes attentes. La chance encore une fois m'a favorisée, mais on ne peut compter que sur elle et j'ai appris que la patience et la détermination sont essentielles à toute démarche visant à retrouver un enfant ou des parents biologiques.

Quelles que soient votre situation et vos intentions, puissent les événements relatés dans ces pages vous apporter de l'espoir, du courage, ou vous permettre simplement de rêver.

Vingt ans se sont écoulés depuis le jour de mes retrouvailles avec Irène, le temps de m'assurer le recul indispensable et l'objectivité nécessaire pour raconter le parcours émouvant et parfois troublant qui m'a menée d'une mère à l'autre.

*Il me semblait que la terre n'aurait pas été habitable  
si je n'avais eu personne à admirer.*

SIMONE DE BEAUVOIR

Simone

À l'aube d'un matin ensoleillé de mai 1992, la sonnerie du téléphone posé sur la table de chevet me tire brusquement du sommeil. Je reconnais la voix d'une des préposées aux bénéficiaires du foyer Notre-Dame-de-Lourdes à Québec, où ma « petite » Simone habite depuis deux ans. Si j'ajoute ce qualificatif à son prénom, c'est qu'à cette époque elle m'apparaissait ainsi, autant physiquement que moralement. Menue, de santé fragile, je la sentais plus démunie que jamais.

Je parle régulièrement à cette employée pour avoir des nouvelles de ma mère entre les visites que je lui rends trois fois par semaine. Un des rares membres du personnel que Simone semble apprécier, sa maladie la rendant parfois agressive envers son entourage. Je me sens souvent mal à l'aise à l'égard de ces gens qui font preuve d'une patience quasi angélique envers cette pensionnaire qu'ils disent « intelligente, mais pas toujours facile ». Les quelques boîtes de chocolats que je leur ai offertes ne pourront jamais compenser leur dévouement sans faille.

« Excusez-moi de vous déranger si tôt, mais je dois vous dire que votre mère est partie.

— Comment ça, partie ? Elle a de la difficulté à marcher, elle ne doit pas être allée bien loin.

— Madame, je veux dire qu'elle est partie pour de bon... »

C'est ainsi que j'ai appris la mort de Simone, ma mère adoptive. (Je n'ai jamais utilisé le qualificatif « adoptive » en parlant d'elle, mais je le fais ici pour la clarté du récit.) Elle était tout simplement ma maman et le restera toujours. J'ai laissé retomber la tête sur l'oreiller et j'ai pleuré. J'étais envahie par une profonde tristesse mêlée à un sentiment de soulagement. À la mort de mon père, j'avais ressenti une vive douleur, un vide immense. J'avais reçu un choc, ce lui de l'abandon. Cette fois, j'étais habitée par un sentiment d'impuissance, un constat d'échec, sans doute attribuable à mon incapacité d'avoir pu ensoleiller la fin de la vie de ma maman chérie comme elle l'avait fait pour le début de la mienne. Plus rien ne semblait lui faire plaisir, ni mes visites ni celles de ses petits-enfants à qui elle était pourtant profondément attachée. Cette femme de tête et de cœur, intelligente et cultivée, était devenue une enfant frustrée et capricieuse. J'essayais de la comprendre, de l'aider et d'atténuer sa souffrance morale du mieux que je pouvais. Elle n'était plus tout à fait ma mère; nous avons échangé nos rôles.

Veuve depuis huit ans, elle est décédée quelques jours avant son quatre-vingt-troisième anniversaire. Une phase aiguë de zona, suivie de complications, avait été diagnostiquée, et la maladie d'Alzheimer commençait à faire ses premiers ravages. Les dernières années de Simone, passées dans diverses résidences adaptées à son état, furent aussi difficiles pour elle que pour moi. Une distance, une sorte de tension s'était installée entre nous et chacune de mes visites me laissait mélancolique. Les années de mon enfance, où nous étions complices et heureuses, étaient si lointaines.

La peine profonde normalement liée à un tel événement ne fut chez moi qu'un chagrin tranquille. Peut-être parce que j'avais dû, quelques années plus tôt, faire le deuil de la mère brillante et talentueuse qu'elle avait été. Peut-être aussi parce que, cinquante ans auparavant, j'avais été séparée brusquement d'une autre mère. Ce que je ressentais était plutôt associé à la nostalgie de mon enfance, à cette trop brève période de sa vie où elle m'avait semblé heureuse. Simone, douée pour tant de choses, ne l'était pas pour la plus importante, le bonheur. Son incapacité à apprécier les joies simples, les petits bonheurs de la vie, s'était accentuée au cours des dernières années.

Sa santé ne lui permettait plus de vivre seule. Elle n'avait jamais accepté le décès subit de son mari, et son esprit, quelquefois confus, lui laissait croire que celui-ci l'attendait dans le hall ou dans le stationnement du foyer. En outre, une dégénérescence maculaire l'avait privée de ses seules distractions : la lecture et la télévision. De nature peu liante, elle n'avait plus d'amis et n'était pas intéressée à établir de nouvelles relations susceptibles de combler sa solitude. Octogénaire encore élégante, elle avait refusé l'amitié d'un veuf sympathique, résidant au même foyer, sous prétexte qu'ils ne partageaient aucun souvenir et qu'ils n'auraient de toute façon pas le temps de s'en créer. L'amitié était, pour ma mère, un sentiment profond et durable qui n'avait de sens qu'au singulier.

Simone Morency était née dans la basse-ville de Québec, dans le quartier Saint-Roch. Son père, Arthur, fils d'un cultivateur prospère de Sainte-Famille, à l'île d'Orléans, fréquenta l'école assez longtemps pour perdre l'envie de retourner sur

la terre ancestrale. Il aimait le rythme animé de la ville et préféra travailler pour un commerçant de Québec. Sa mère, Blanche Toussaint, était la fille d'un grammairien et d'une enseignante, tous deux de Québec. Ma mère me parlait peu de ses parents, qu'elle qualifiait de « couple pas très bien assorti ». Elle avait sept ans lorsque la jeune famille quitta la capitale pour aller vivre à Rivière-du-Loup, dans le Bas-Saint-Laurent. Son père y représenterait la maison J.-B. Renaud & Cie de Québec, et sa mère y mourrait cinq ans plus tard, la veille de Noël 1921. Ma grand-mère Blanche avait trente-sept ans et venait de mettre au monde, quelques semaines plus tôt, son dixième enfant, un garçon décédé peu après la naissance.

Le bébé fut déposé dans le même cercueil que sa mère, sous les yeux horrifiés de Simone. À la sortie de l'église, le curé lui recommanda de remercier le Ciel, car un ange, avait-il dit, veillerait désormais sur elle et sa famille. Mais elle n'avait pas besoin d'un ange, elle voulait sa mère ! Simone en a toujours voulu à ce prêtre et s'est tenue toute sa vie loin de la pratique assidue de la religion. Ma mère croyait en un Dieu juste et bon, mais pas en celui qui lui avait enlevé sa maman adorée. Cette pénible cérémonie, où le son lugubre du glas s'était mêlé au joyeux tintement des cloches de Noël, brisa son enfance et marqua sa personnalité.

Simone resta orpheline avec sept frères et une sœur âgés de deux à quatorze ans. Les quatre plus jeunes furent envoyés chez leurs tantes à Montréal où ils vécurent pendant quelques années. Quant à Simone, elle revint vivre à Québec avec son père, ses deux frères aînés et deux autres frères plus jeunes. Ils emménagèrent dans un appartement de la paroisse Notre-

Dame-du-Chemin, dans la haute-ville. Mon grand-père confia l'organisation de la maison à ma mère, beaucoup plus sérieuse et responsable qu'on l'est généralement à cet âge. Bien malgré elle, Simone devint chef de famille. Une lourde responsabilité sur les épaules délicates d'une jeune fille de treize ans, encore aux études. Elle devait superviser le travail des domestiques qui se succédaient avec plus ou moins de succès, et puis elle devait surtout s'occuper de ses frères et de leurs travaux scolaires. À cause des absences fréquentes de mon grand-père Arthur, devenu voyageur de commerce, la vie de ma mère changea du tout au tout.

Seule fille de la famille pendant les dix premières années de sa vie, elle avait été très près de sa mère, une femme joyeuse qui, en dépit de sa lourde tâche familiale, chantait en travaillant. Ma grand-mère Blanche avait appris très tôt à sa fille l'art de cuisiner, de coudre, de broder et de tricoter afin qu'elle puisse la seconder dans la bonne tenue de sa grande maisonnée. Elle lui avait également transmis le goût des études et sa passion pour la langue française. Première de classe, Simone avait aussi hérité du talent de sa mère pour la musique. Elle avait suivi des cours de piano avec l'organiste de la paroisse Saint-Patrice de Rivière-du-Loup, Eugène Vallières. Celui-ci décela chez sa jeune élève un véritable talent. Au moment du départ de la famille, il conseilla fortement à mon grand-père d'inciter Simone à poursuivre sa formation musicale à Québec. M. Vallières fit les démarches nécessaires auprès de l'un de ses amis, l'éminent organiste, professeur de piano et compositeur Henri Gagnon, pour qu'il prenne la jeune fille sous son aile. Les leçons de piano permirent à ma mère, jusqu'à l'âge de dix-sept ans,



de penser à elle quelques heures par semaine et de rêver d'une vie moins exclusivement domestique.

Le rêve fut de courte durée. Les plus jeunes de la famille revinrent vivre à Québec avec leur père, pendant que les aînés traversaient tant bien que mal l'adolescence sous l'autorité de la jeune Simone, qui avait été durement éprouvée par la fièvre typhoïde qui sévissait au Québec dans les années vingt. L'argent se faisant rare, ma mère dut abandonner non seulement le piano, mais aussi ses études pour permettre à ses frères de poursuivre les leurs et, surtout, pour s'occuper des plus jeunes de la famille. Elle aimait son père et ne lui reprocha jamais cette décision. Cependant, toute sa vie elle déplora les circonstances et la mentalité de l'époque qui l'avaient empêchée de poursuivre des études pour lesquelles elle était douée. Le remariage de mon grand-père avec une séduisante veuve, mère de trois enfants, compliqua davantage la vie de Simone et celle de la famille. À vrai dire, la cohabitation des deux familles ne donna pas le résultat escompté par mon grand-père. Cette nouvelle union permit cependant à ma mère de s'évader enfin de la maison, de se créer un cercle d'amis et de commencer à penser à son avenir.

Un avenir qui prit rapidement le nom de mon père adoptif, Félix Hudon, jeune homme sensible et vaillant, fils d'une Écossaise austère et d'un père voyageur de commerce. Il devint rapidement amoureux de cette jolie femme de vingt ans au regard aussi bleu que triste et dont la bonne éducation cadrait parfaitement avec la sienne. Cela dit, je ne crois pas que ce coup de foudre ait été réciproque. Ce fut plutôt le désir de prendre congé des responsabilités familiales, que

Simone assumait sans relâche depuis trop longtemps, qui l'amena à accepter la demande en mariage de ce jeune homme de vingt-trois ans dont l'envergure et la bonté étaient les promesses d'un avenir meilleur.

Elle ne le regretta pas. Son époux, en plus de veiller tendrement sur sa santé fragile, lui accorda le soutien moral et financier nécessaire pour lui permettre de continuer à s'occuper de sa famille. Les aptitudes artistiques et culinaires de ma mère et son sens des responsabilités lui avaient permis d'exploiter ses talents de maîtresse de maison et son autorité. Une autorité que son docile époux, malgré son physique imposant et sa voix puissante, contestait rarement. Simone avait été au service de sa famille pendant plusieurs années, désormais Félix serait à son service. Tous les deux souhaitaient avoir des enfants. Treize ans après leur mariage, leur vœu ne s'étant pas réalisé, ils décidèrent d'entreprendre des démarches d'adoption.



J'ai su très jeune que j'avais été adoptée. Mon plus lointain souvenir me ramène à l'âge de quatre ou cinq ans, alors que, craignant sans doute que je ne l'apprenne de quelqu'un d'autre, Simone me fit le récit de mon adoption. Je devrais plutôt dire *son* récit de mon adoption.

Malgré plusieurs visites à la crèche et dans les pouponnières des hôpitaux de Québec, elle et son mari, me racontant-elle, n'étaient pas arrivés à choisir un bébé parmi ceux qu'on leur avait présentés. Ils étaient trop gros ou trop frêles, pleurnicheurs ou pas assez mignons. Bref, aucun ne répondait à

leurs critères de sélection. Ils commençaient à perdre espoir lorsque leur médecin de famille, Alphonse Giguère, les avisa que de nouveaux bébés sans parents venaient d'être confiés à la pouponnière de l'hôpital Saint-François-d'Assise. Ils s'y rendirent et le « bébé rêvé » s'y trouvait, c'était moi ! Une petite fille dont les parents étaient décédés peu de temps après la naissance, la plus mignonne de la pouponnière, selon Simone. Ils s'étaient aussi intéressés à un autre bébé, un beau gros garçon aux allures de boxeur, mais ils avaient choisi la fillette délicate aux doigts longs plutôt que le solide garçon aux poings robustes. C'était un joli récit...

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'histoire que mes parents adoptifs me racontaient, lorsque j'étais enfant, n'était pas tout à fait conforme à la vérité. S'il est vrai qu'ils songeaient à fonder une famille depuis quelques années et qu'ils n'arrivaient pas à s'entendre sur le choix du bébé, les circonstances de mon adoption n'étaient pas celles relatées par ma mère. Sa santé précaire, altérée par deux graves épisodes de fièvre typhoïde, retardait la décision du couple d'adopter un enfant. Mais le destin se chargea de la précipiter. Un soir de janvier, le D<sup>r</sup> Giguère, qui les encourageait dans leur démarche d'adoption, leur fit une visite déterminante. Il leur apprit que Marcel, le jeune frère de Simone dont elle était aussi la marraine, avait « mis enceinte » une jolie jeune fille de dix-huit ans, l'aînée d'une famille de six enfants que le docteur comptait parmi ses patients. Or, Marcel n'avait pas l'intention de l'épouser.

« Vous n'aurez plus à craindre les antécédents familiaux d'alcoolisme ou de maladies héréditaires qui retardent votre décision, dit le D<sup>r</sup> Giguère. Cette fois, le bébé est un membre

de votre famille. Les parents sont jeunes et en excellente forme. Je connais le bilan de santé de cette jeune fille et celui de sa famille, vous ne pouvez demander mieux. La seule inconnue est le sexe de l'enfant, vous ne le saurez qu'à la naissance, prévue pour la mi-juin.»

Il leur demanda de prendre une décision rapidement. S'ils refusaient cette chance, sa sœur, qui n'avait pas d'enfant, accueillerait le bébé dès la naissance, quel que soit le sexe. La nuit porta conseil et le lendemain leur décision était prise. Leur neveu ou leur nièce à naître serait leur enfant et s'appellerait René... avec ou sans « e ». Le D<sup>r</sup> Giguère avisa donc les parents d'Irène – Irène qui allait bientôt accoucher de moi – qu'une famille « de même classe sociale », qu'il connaissait bien, souhaitait adopter le bébé. Ils en furent rassurés. Comme leur fille était mineure, il leur revenait de décider à sa place de l'avenir du bébé. Irène pouvait poursuivre sa grossesse en paix, son sort et le mien étaient réglés.

L'appartement qu'occupaient à l'époque mes nouveaux parents se trouvait au-dessus de celui de mon grand-père Morency. Il me plaît de penser que c'est peut-être parce qu'il était doublement mon grand-père que je me suis sentie aimée de cet homme austère. Je lui étais très attachée, malgré sa difficulté à m'exprimer son affection. Savait-il que cette enfant adoptée, à qui il offrait constamment biscuits et bonbons, était sa véritable petite-fille ? Ou était-ce simplement le fait de vivre dans des appartements voisins qui nous rapprochait l'un de l'autre ? Voilà d'autres questions auxquelles je n'obtiendrais jamais de réponse. Les secrets de famille sont si souvent opaques !

# Table des matières

Avant-propos .....	11
Simone .....	17
Irène .....	73
D'une mère à l'autre .....	143

*À cette étape de ma vie, je tente de répondre à la question « À qui la petite fille ? », que mes oncles me posaient dans mon enfance en espérant me mettre dans l'embarras. J'avais très vite compris que je devais répondre « Aux deux », les deux étant mon père et ma mère. Aujourd'hui, lorsque je me pose la même question en pensant à mes mères, la réponse ne me vient pas aussi spontanément. La petite fille appartient-elle davantage à l'une qu'à l'autre ? Appartiendrait-elle aussi à ses pères ? Ou à quelqu'un d'autre ?*

Dans ce récit autobiographique empreint d'émotion, l'auteur nous fait vivre la longue quête parsemée d'embûches qui l'a menée de sa mère adoptive à sa mère biologique, une femme à la personnalité et au destin hors du commun. À travers un portrait contrastant et attachant de ses deux mères, Renée Hudon pose un regard sur la société québécoise des années quarante, marquée par la religion catholique et préoccupée par les qu'en-dira-t-on. Un témoignage lucide sur les rapports mère-fille, les liens de sang et les racines de l'identité.



© Raynald Laviole

Animatrice à la radio et à la télévision de Radio-Canada à Québec pendant 25 ans, **Renée Hudon** est actuellement chargée de cours en Communication orale en public et en Communication orale en enseignement à l'Université Laval. Elle dirige l'entreprise *Renée Hudon Parole Publique* qu'elle a cofondée avec sa fille en 2004.



ISBN 978-2-7619-2786-4

